

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 1 AOUT 1848.

SEMINAIRE DE QUEBEC.

Notre correspondant ne pouvant, faute de temps, nous envoyer au sujet des examens publics du Petit-Séminaire de Québec, les renseignements qu'il nous a promis, nous allons tâcher d'y suppléer par nos propres remarques.

Nous avons eu le plaisir de pouvoir assister à la majeure partie de ces exercices littéraires, toujours si intéressants et toujours si recherchés. Nous avons pu nous convaincre encore une fois de l'excellent enseignement que les Directeurs de cette maison d'éducation donnent gratuitement à la jeunesse canadienne. Toutes les branches de l'éducation s'y voient par les élèves: ce sont la théologie, les humanités et les sciences en général. Nous devons ajouter que, si MM. les Directeurs et professeurs méritent les plus grands éloges et la reconnaissance du pays pour les efforts incessants qu'ils font pour améliorer leur cours d'études, les élèves ne méritent pas moins de louanges pour la manière flatteuse de laquelle ils récompensent les labours et les fatigues de leurs respectables supérieurs. Il est en effet impossible de pouvoir mieux répondre que ne l'ont fait en général les élèves des différentes classes. Des premières classes aux dernières, on remarquait avec plaisir que les élèves répondaient de telle sorte, qu'on pouvait dire que, loin de réciter par cœur et de seule mémoire, au contraire ils ne répondaient aux questions qui leur étaient faites, que sur conviction.

Nous avons vu avec satisfaction que MM. les Directeurs de cette maison d'éducation, qui toujours a été au premier rang parmi nos séminaires et nos collèges, ont introduit cette année de grandes améliorations dans leur cours d'études qui était déjà si bon. C'est une nouvelle preuve de la détermination qu'ils ont prise de se tenir toujours au niveau des besoins et des progrès du siècle; nous espérons que les amis de l'éducation et nos compatriotes en général leur en sauront gré, et que leur maison d'éducation continuera à être fréquentée par un nombre d'élèves de plus en plus grand. A ce propos, nous devons dire que, durant l'année qui vient de finir, le Petit Séminaire de Québec a été fréquenté par 319 élèves, dont 163 pensionnaires et 157 externes! Ce beau résultat ne saurait être dû qu'à la réputation qu'a cette institution, et aux nombreuses preuves que le public a de son excellent enseignement.

Nous voyons par le plan des études, que nous donnons plus bas, que MM. les directeurs, bien qu'ils donnent déjà une attention particulière à l'instruction religieuse de leurs élèves, ont depuis un an ou deux redoublé d'efforts sous ce rapport, et qu'actuellement cette partie de l'enseignement ne laisse rien à désirer. Nous devons cependant faire remarquer que les élèves protestants, qui fréquemment l'institution, n'assistent pas à cette instruction religieuse, et que par conséquent leurs parents peuvent être sous ce rapport en parfaite sûreté.

Durant le cours des six agréables séances des examens publics, nous avons été témoin de nombreuses expériences sur l'électro-magnétisme, etc. faites par les élèves de la classe amovible de philosophie, qui s'en sont acquittés avec le plus grand honneur. Nous ne parlerons pas des classes de rhétorique, mathématiques, et astronomie; le public sait à quoi s'en tenir, lorsqu'il sait qu'elles n'ont pas non plus fait défaut à leur réputation des années passées.

Avant de finir cette revue des classes, nous ajoutons que la musique instrumentale du collège n'est pas propre à faire perdre la bonne opinion que le public entretient au sujet de l'habileté de M. C. Sauvageau. Quant aux échantillons de dessin qui nous sont passés par les mains, nous en avons remarqué de très beaux et qui montrent un grand talent chez leurs auteurs. Nous voudrions nommer tous ceux qui se sont distingués dans cette partie des études, mais ce serait trop long. Qu'il nous suffise donc de dire que MM. C. H. Laverdière et F. Turgeon nous ont paru y exceller.

La fin de chaque séance a été remplie par une discussion, sur la Protection, la Libre Echange et la Libre Navigation. Cette discussion est l'œuvre de l'Ex-Préfet des études, M. Jean Holmes, à qui, à ce sujet, on ne saurait faire qu'un léger reproche: c'est d'avoir traité à fond la partie qui était en faveur de la protection et de n'avoir fait qu'effleurer celle en faveur du Libre Echange et de la Libre Navigation. On nous dira peut-être que toutes les préférences de l'auteur étaient pour la Protection, et que par là même il lui était difficile de faire bien valoir la thèse opposée. Cela est vrai jusqu'à un certain point; mais nous devons avouer que c'est une lacune regrettable, d'autant plus que nous sommes certain que Dame Protection eût été fort dans la confusion, si le libre échange et la libre navigation eussent eu toute la liberté désirable de s'exprimer. Au reste, hâtons-nous de dire que plusieurs des élèves discutants se sont acquittés de leur rôle on ne saurait mieux. Ici encore nous hésitons à donner des noms, de crainte de ne pas rendre justice à tout le monde. Cependant nous devons dire que selon nous, MM. Jolicoeur, Duhaat, A. L'Égare, Girard (Acadien) et Thomas Hamel ont fait leur partie avec beaucoup de succès. Pour M. Thomas Hamel, nous n'avons qu'un regret à exprimer: c'est que la cause qu'il avait à défendre ait été la Protection; il nous semble qu'il eût été désirable de le voir parler de Libre Echange; il peut sans doute faire encore mieux valoir (s'il est possible), qu'il ne l'a fait pour la protection. Quant à M. Girard, son rôle de capitaine de vaisseau remontant le fleuve lui allait très bien, et malgré les malices qu'il a pu dire sur le compte de notre bonne ville de Montréal et sur le creusement du lac St. Pierre, nous ne pouvons nous empêcher de lui dire qu'il s'en tenait à la hauteur de son rôle.

A la dernière séance, a eu lieu la distribution solennelle des prix, dont le premier a été le partage de M. Thomas Hamel. Cette distribution a été faite par l'honorable R. F. Caron, qui s'est adressé ensuite à M. le Supérieur et aux élèves en termes très flatteurs et très appropriés à la circonstance.

En somme, nous devons dire que ces examens ont été brillants, et en augurer bien pour l'avenir. Car les améliorations qui, viennent d'être introduites dans le cours d'études en promettent de nouvelles pour les années prochaines, et donnent lieu de croire que cette institution continuera à mériter le rang qu'elle occupe. — Nous apprenons en ce moment que les élections viennent d'y avoir lieu, et que le nouveau supérieur est M. Louis Gingras et le nouveau Procureur M. A. Parent M. L. J. Casault continue à être le Directeur des études et prend en même temps la préfecture des études.

(La longueur de cet article nous engage à remettre à un autre numéro le programme des études.)

LETTRÉ DE M. NELSON.

Ne prévoyant pas que nous puissions bientôt avoir l'espace de publier la dernière lettre de M. W. Nelson à M. L. J. Papineau, nous allons essayer de l'analyser; c'est M. Nelson que nous ferons parler.

Vous ne rougissez pas de dire que je suis un de ceux qui ont le plus contribué à amener les troubles de 1837. Mais vous, M. P., qu'avez-vous donc fait? Est-ce que vous ne vous souvenez pas que ce n'est pas à St. Denis que l'insurrection a commencé, mais bien à Longueuil (délivrance de MM. Desmarais et Davignon)? Ne vous souvenez-vous pas que c'est vous qui êtes allé trouver de nuit Girard pour l'envoyer commander à St. Eustache? Et les ordres que vous avez donnés à M. G. P. Cartier? Auriez-vous de plus oublié L'ACTE D'INDEPENDANCE que vous avez rédigé chez moi, et au bas duquel vous apposâtes le premier votre signature? Dieu merci! vous n'avez pas réussi dans vos projets! Autrement je n'ai plus de doute que vous n'eussiez gouverné avec une verge de fer, lorsqu'une fois vous auriez reçu les pouvoirs qui vous auraient fait dictateur. Mais vous dites que lorsqu'un homme risque ses biens et sa vie avec connaissance de cause et avec conviction, il est respectable, et doit inspirer de la confiance à ses concitoyens. Voilà précisément ce que vous n'avez pas fait, et aujourd'hui, loin d'inspirer cette confiance, vous remplissez le peuple de méfiance, de mépris et de dégoût pour vous. Vous avez transporté vos biens à vos proches, afin de les mettre en sûreté, à la veille des troubles que vous avez suscités; vous avez mis votre vie hors de danger par la fuite et la désertion, et encore vous avez la choquante audace de prôner votre dévouement à la cause populaire et vous osez réclamer la confiance des amis du pays! Certes c'est un peu fort; aussi est-ce inutile. On sait trop bien comment vous raisonnez; vous dites: "Si je ne suis pas chef, pas un autre Canadien-français ne le sera." C'est toujours votre même tactique. Vous cherchez à alimenter les préjugés de races, à achermer une partie de la population contre l'autre, dans le seul espoir qu'à l'ombre de ce tumulte vous pourriez surgir et dominer, surtout sur le Bas-Canada." (Ceci le Dr. Nelson explique pourquoi il dit que M. Papineau a fui lâchement de St. Denis. Il montre que la raison qui empêchait M. Papineau d'aller ailleurs que dans les bois, c'est que les troupes approchaient, et il ajoute que M. Papineau n'est resté sur le sol canadien, pendant jours de plus, que dans l'espoir que lui le Dr. Nelson vaincrait à St. Denis et neutraliserait ainsi les mauvais effets de la défaite de St. Charles. A ce sujet, il cite un passage d'alors du North American Review rédigé par le fils du capt. Ryan, ami et support éconterance de M. Papineau. Cet extrait corrobore pleinement le récit du Dr. Nelson. M. Nelson ajoute un nouvel extrait du même journal où se trouve racontée la mort de Charles Ovide Perrault! Puis il reprend: "Puisque vous êtes si avide de plonger de nouveau le pays dans les horreurs et les désastres passés, je vais vous rappeler quelques uns des résultats de vos procédés. Pour vous excuser, vous accusez MM. Lafontaine et Morin d'avoir fait comme vous; mais vous savez plus que tout autre qu'ils étaient loin d'approuver toutes vos démarches. (Il cite ici des faits à l'appui). Vous en dites autant de M. Duvornay, l'honnête, intègre et intelligent propriétaire de la Minerve. Mais vous souvenez-vous qu'il est allé avec d'autres citoyens des plus estimables, vous solliciter d'empêcher la sortie en procession des Fils de la Liberté? Vous ne les écoutâtes pas; vous n'écoutâtes que votre fils Amédée qui vous dit: "non, papa, en avant, en avant." Et M. Cartier, que n'en dites-vous pas? Pourtant vous devez vous souvenir de ce qu'il fit et dit alors; et pour ma part, durant le combat à St. Denis, je l'eus à mes côtés, où, avec vigueur et intelligence, il appuyait toutes mes démarches et celles de mes amis. Je dois reconnaître en outre que ce monsieur a toujours été ferme, déterminé et conséquent dans sa politique, et n'a jamais épargné ni sa personne ni les sacrifices pécuniaires pour la faire réussir. Mais votre conduite actuelle est la même que votre conduite passée; elle consiste à être éternellement en opposition à tout et à tout, quelques soient leurs tendances et objets. Je refuse donc de dire avec vous que vous représentez en ce moment franchement, bravement et patriotiquement la pensée du peuple. — Le présent rêve est tout pour vous; le futur, tout gros de mal et de calamités qu'il serait par votre irréflexion, n'est rien pour vous. Vous dites comme le poète: "Après moi, le déluge!" (M. Nelson termine en faisant quelques réflexions au sujet de la réforme électorale telle que la demande M. Papineau, et il montre tout le manque de politique d'une pareille conduite. Il en fait le même au sujet du rattachement de l'union, et pu s'en vient finalement au mot de nationalité, dont M. Papineau parle incessamment, et il ajoute à ce sujet: "Je crains que vous ne soyez pas plus franc ici qu'ailleurs. Si vous l'étiez, vous seriez tout votre possible pour procurer de l'éducation à une grande partie de vos compatriotes qui sont encore privés de ses bienfaits; vous auriez imposé silence à votre cousin et à vos proches sur lesquels votre influence est absolue; les étonnants succès que vous obtenez. — Si vous étiez Canadien Français sincère, vous seriez tous vos efforts pour mettre vos compatriotes en état de lutter avec le peuple avoisinant. En fait d'intelligence et de talents naturels, ils ne le cèdent aucunement aux Américains; mais l'éducation ne vient pas à l'intuition; il n'y a pas de science infuse. Donnez donc une éducation plus ou moins générale aux Bas Canadiens, et dans peu, ils seront en état de se mesurer avec tous les autres; mais sans cela, ils doivent infailliblement demeurer leurs inférieurs."

Nous n'avons pas assez de place aujourd'hui pour les résolutions passées à l'Assemblée de la presse de cette ville. Nous les donnerons dans notre feuille de vendredi.

L'ORÉDON.

Des lettres de l'Orégon, toutes palpitantes d'intérêt, viennent d'être reçues à l'Evêché. Nous donnons aujourd'hui une courte analyse des nouvelles qu'on a en l'obligeance de nous communiquer. On nous promet de nous envoyer, à temps, pour notre prochaine feuille, de plus amples détails, et le texte même de ces lettres dans leurs parties les plus saillantes.

Par l'extrait d'une lettre de Mgr. Blanchet, du 9 août dernier, reproduit dans le N.° des Melanges du 14 janvier, les lecteurs sont déjà informés, qu'à cette époque, trois mois après leur départ de St. Louis, Monseigneur et ses compagnons de voyage étaient arrivés au Fort Hall. Ils avaient parcouru les deux tiers du chemin. Mgr. se sépara de ses compagnons au Fort Hall et prit les devants avec le Père Ricard, le Frère Blanchet et M. Rousseau, afin d'aller choisir des lieux convenables pour les Missions. Le Père Ricard fixa son établissement au Nord de la Rivière Colombie, sur la Rivière Yakimas et Mgr. se décida à faire le sien chez les Cayouses au pied des montagnes bleues, au Sud de la Colombie. M. J. B. Brouillet et les autres Missionnaires arrivèrent au Fort de Walla-Walla, terme de leur voyage, le 4 octobre, sans accidents notables. Mgr. et ses trois compagnons y étaient arrivés longtemps avant eux.

Nous avons dit que Mgr. Blanchet avait résolu d'établir une Mission chez les Cayouses, ces Indiens avaient envoyé un de leurs chefs au Fort Hall, pour demander des Missionnaires. Le pays des Cayouses est à quarante milles de Walla-Walla. Depuis 1836 le docteur Weitman avait établi une mission protestante chez ces sauvages à Waïlatpou. M. J. Bte, Brouillet chargé par son évêque d'évangéliser les Cayouses résolut d'établir la sienne sur la rivière Umatilla à 25 milles de celle du Docteur. Le 27 nov. il se rendit à ce poste. Le 30, étant allé à Waïlatpou pour visiter des malades, la première nouvelle qu'il apprit, en mettant pied à terre, c'est que les Cayouses avaient fait, la veille, une horrible boucherie de presque tous les Américains établis au milieu d'eux. Cette coïncidence fut d'autant plus pénible qu'elle fit naître chez les Américains plus d'un soupçon contre les missionnaires en général, et contre M. Brouillet en particulier. M. Brouillet est demeuré chez les Cayouses jusqu'au 20 février, qu'il fut obligé de s'en fuir précipitamment, au moment où les Américains du Wallamet arrivaient à Waïlatpou pour y venger la mort de leurs frères. Les lettres de ce missionnaire sont datées du fort Walla-Walla, et donnent des nouvelles jusqu'au 13 mars. A cette époque, il y avait déjà eu deux engagements entre les sauvages et les Américains. Ceux-ci étaient maîtres du pays. Tout le camp des Cayouses était en fuite, et les Américains à leur poursuite. Par suite de ces graves et fâcheux événements, l'avenir des missions dans ces pays est bien incertain.

L'Agent Américain a ordonné l'interdiction, jusqu'à ce que la paix soit parfaitement rétablie, et si la détermination présente est maintenue, une seule dénomination religieuse sera tolérée par Nation. Si la majorité, dans une tribu, demande un Missionnaire Catholique, toute la tribu sera obligée de s'en contenter; et pareillement, quand la majorité aura demandé un Missionnaire Protestant, la minorité n'aura pas la liberté d'en appeler un catholique. Au 13 mars, M. J. Bte. Brouillet désespérant de pouvoir recommencer de longtemps les travaux de sa mission, s'était embarqué pour descendre au Wallamet. Monseigneur Blanchet était descendu avant, accompagnant les veuves et les orphelins qu'avait fait l'atroce cruauté des Cayouses. Le prélat ignorait quand il lui serait permis de retourner dans son diocèse, devenu le théâtre d'une guerre dont il est difficile de prévoir la fin.

C'est aujourd'hui que doit avoir lieu dans le comté de Montmorency l'Assemblée au sujet de la réforme électorale et de M. Cauchon, M. P. On dit qu'il doit être descendu de Montréal, quelques jeunes citoyens pour appuyer MM. Clackmeyer, Rheaume, et cie. Nous attendrons des renseignements avant d'en dire d'avantage.

Nous avons reçu la correspondance d'un "Canadien de l'Outaouais." Comme son nom ne se trouve pas sur notre liste d'abonnés, nous l'invitons à l'y faire inscrire de suite à compter du 1er janvier dernier, et avons lieu de croire qu'il trouvera dans nos colonnes des réponses aux questions qu'il nous pose. Si cependant cela ne lui convient pas et si par hasard il se trouve présent à Montréal, nous aimerions, avant de procéder outre, d'avoir l'honneur d'une entrevue personnelle avec lui à notre bureau; et dans le cas de son absence, il voudra bien avoir la bonté de nous faire donner des explications satisfaisantes sur son identité.

Nous voyons avec plaisir par le Journal de Québec du 29 juillet, et par un extra de cette même feuille en date d'hier que les agitateurs dans le comté de Montmorency ne font pas fortune. Il paraît que déjà six paroisses sur dix se sont prononcées à l'unanimité en faveur de leur représentant M. Cauchon et en faveur du ministre du jour. D'un autre côté, un grand nombre des personnes qui avaient signé une réquisition à M. Cauchon, le sommant de se trouver à l'Assemblée du Saut à la Puce [Château Richer], se hâtent de faire rayer leurs noms, disant qu'elles ont été prises par surprise, qu'on les a trompées. Nous ne nous attendions pas à moins du comté de Montmorency qui toujours s'est montré vraiment patriote et vraiment Canadien. Comme l'on voit la victoire est déjà belle pour M. Cauchon; nous avons lieu de croire qu'elle sera encore plus grande. Attendons donc.

NOUVELLES D'EUROPE.

Le steamer Europa, porteur de la maille d'Europe, est arrivé à Boston le 27 juillet. Les chartistes s'arment et prennent une attitude menaçante. En Russie, le choléra étend ses ravages; les ministres ont résigné. La Moldavie a été déclarée république. Il régnait toujours un grand désordre en Allemagne. On a découvert à Paris, un nouveau complot formé dans le dessein de renverser la république. Les employés des affaires nationales et d'autres tribunaux avaient pris la résolution d'exécuter leur plan, le 14, jour fixé pour un fameux banquet. Les généraux Cavaignac et Lamoricière, d'accord avec un ordre du commandant de la garde nationale, avaient adopté un plan contre l'érection des barricades. Le post-scriptum de l'European Times du 13 dit que les nouvelles de Paris sont encore d'un caractère alarmant. On rapporte qu'il existe une division sérieuse au sein du gouvernement. Le gén. Cavaignac est lui-même indécis. On observe activement les Bureaux du département de la guerre. Il pa-

rait certain qu'on a essayé de pratiquer des excavations en plusieurs endroits; on en a découvert une près de la chambre. — Jeudi dans la nuit tous les prisonniers ont été envoyés de Paris aux forts détachés. Plusieurs d'entre eux se sont échappés. Les gardes nationaux étaient sous les armes et on avait mis du canon en plusieurs endroits. — En Espagne, l'insurrection en faveur du comte de Montemolin cause beaucoup d'alarme au gouvernement. A Salammanque, les propriétés des capitalistes prévenus de rébellion, seront toutes confisquées. On a donné ordre de fusiller sur le champ les généraux Carlites de Catalogne et de Navarre. — Cabrera et Elío, ou tout autre chef qui sera pris. — En Irlande on redoute la crise qui s'avance à grands pas. Chaque parti se prépare: le gouvernement de son côté, par une rigoureuse censure de la presse, par l'arrestation des espions et des envoyés secrets, par l'augmentation de sa force armée; et le peuple par une prodigieuse activité dans l'entraînement des Clubs; l'établissement de la ligne, la distribution des armes, et par des résolutions d'enthousiasme. M. Duffy du Nation a été envoyé à New-Gate, et les propriétaires du Tribune MM. O'Dougherty et Williams et M. Hoban, le rédacteur, ont été arrêtés. L'emprisonnement de M. Meagher a causé la plus vive excitation à Waterford. On y a soulevé les cloches des églises, et des milliers de confédérés se sont rassemblés. Il a fallu toute l'autorité et l'influence de M. Meagher assisté du clergé catholique pour empêcher le peuple de tomber sur la troupe et la police. Malgré tout des pierres furent jetées aux autorités et rompirent un corps de troupes. On éleva une barrière formidable, qui obstrua le passage des troupes et ralentit leur marche, elles furent harassées, mais personne ne perdit la vie. Une dépêche télégraphique, annonça qu'une forte bande de Carlites a été défilée sur la route, en allant à Pampelune. Le gén. Ellis n'ayant que peu d'espoir de succès contre les Carlites, a passé en France.

Le 14, dans Paris, toutes les rues conduisant à l'Assemblée, aux Tuileries et les places publiques, étaient remplies de gardes nationaux et de cavalerie. Toutes les troupes de ligne sont renfermées dans les casernes et prêtées à agir au premier signal. Il n'y a point encore eu de trouble. Il y a eu une révolte à Embrya (?) parmi les prisonniers, qui lutèrent avec acharnement contre les gardes nationaux; mais qui finirent par perdre 4 tués et 80 blessés. Le 14 au soir, Paris était tranquille. On n'avait encore eu à déplorer aucune dissension dans le sein de l'Assemblée. M. Goudechaux exposa clairement que le gouvernement n'avait pas l'intention de s'emparer des chemins de fer. Le reste l'armée italienne a rétrogradé. — Un camp de 15,000 hommes est formé sous Paris. — Toutes apparences d'intervention dans l'Italie, avaient cessé. — La tranquillité régnait à Dublin le 15. On a rapporté que le grand jury de Limerick avait trouvé bill contre Meagher, pour sédition.

CORRESPONDANCE.

Un correspondant a eu l'obligeance de nous faire tenir la communication suivante. Cette communication renferme pour nous des compliments beaucoup trop flatteurs et bien au-dessus de notre mérite. Aussi notre correspondant voudra bien être assuré que nous ne les attribuons qu'à sa seule bienveillance à notre égard, et que si nous ne les surprenons pas, ce n'est que parcequ'ils se font étroitement à ce qui suit et que nous ne saurions nous dispenser de publier les détails sur la tempérance, cette œuvre régénératrice de notre pays.

M. L'EDITEUR,

Quiconque a l'avantage de lire votre journal, se persuade bien facilement, se convainc bien vite du patriotisme qui vous anime dans l'accomplissement des devoirs que vous impose la pénible et laborieuse carrière, à laquelle vous vous êtes si courageusement et si consciencieusement dévoué. Cette persuasion et cette conviction naissent d'elles-mêmes à la vue des efforts incessants et multipliés que vous faites pour rendre le peuple meilleur, promouvoir le développement matériel du pays, et avancer, faciliter et déterminer sa régénération sociale. En sacrifiant ainsi vos veilles et vos travaux au double intérêt moral et matériel de votre patrie, vous gagnez l'affection et méritez la reconnaissance de vos concitoyens, qui vous appellent de leur souhaits et vous secondent de leurs vœux, sinon de leur assistance collaborative.

Vous savez mieux que personne et depuis longtemps par les rapports circonstanciés et nombreux que vous avez été obligé de composer ou de publier, que le mot de tempérance est à l'ordre du jour, et que l'entraînement en masse des populations sous les bannières de la bienfaisante société de ce nom, est le résultat heureux et général des efforts et du zèle des amis du pays qui se sont dévoués à cette nouvelle croisade. Comme vous aimez que le public connaisse sa marche triomphante à travers nos compagnes, et que vous l'aidez à tous les heureux effets qu'elle produit pour l'éduquer, le presser, et le stimuler, je vous transmets le rapport suivant, auquel, je n'en doute pas, vous vous ferez un plaisir de donner une petite place dans vos colonnes.

Jeudi le vingt-sept du présent un auditoire nombreux et recueilli, se pressait dans l'Eglise de la Pointe aux Trembles, attendant avec impatience que le prédicateur parût, pour leur parler de tempérance. Il parut en effet, il parla à cette foule avide et silencieuse, et sans user d'une parole foudroyante, sans essayer de remuer son auditoire, et de s'en rendre maître par la force d'une éloquence physique; mais se servant seulement des armes d'une parole calme, douce et persuasive, il obtint un effet bien consolant. La foule attendrie et convaincue se pressa aussitôt en masse au pied des autels pour donner son engagement, et le sanctionner, le cimenter et le sceller en embrassant la croix du sauveur. Tout ce jour, et le jour suivant, cette généreuse population a voulu prouver par son empressement, que sans effort, sans commotion, elle peut se déterminer à faire un sacrifice lorsqu'elle voit que son bien-être matériel en sera le prix, et sa régénération morale, la récompense. Telle a été, M. l'éditeur, l'heureux résultat obtenu, et comme le feu de l'enthousiasme, qui en surexcitant les esprits, ne fait que briller un instant, pour s'éteindre et s'étiendire un instant après, emportant avec lui les résolutions qu'il a fait naître, n'y a eu aucun part, mais a laissé agir une conviction calme, mûrie, raisonnée et réfléchie; nous devons espérer que les bons habitants de la Pointe aux Trembles maintiendront longtemps leur promesse. Maintenant, je me croirais en défaut et manquer à la dette de reconnaissance com-